

Édition critique de Groulx

XIII. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911)

Giselle Huot

Volume 37, numéro 1, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304148ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304148ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Huot, G. (1983). Édition critique de Groulx : XIII. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(1), 148-154.
<https://doi.org/10.7202/304148ar>

ÉDITION CRITIQUE DE GROULX

XIII — Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le Journal (1895-1911)

Nous diviserons notre étude en trois parties. Tout d'abord, nous parlerons des événements et des personnages historiques dont Groulx fait état dans son *Journal*. Ensuite, nous étudierons l'engagement nationaliste de Groulx, des promesses aux premières réalisations. Enfin, dans une troisième partie, nous tenterons de dégager les éléments du nationalisme groulxien à cette époque.

1. De quelques événements et personnages historiques mentionnés dans le «Journal»

Les mentions d'événements ou de personnages ayant trait à l'histoire canadienne ne sont pas systématiques. Elles sont suscitées par certaines fêtes, des manifestations patriotiques, par des conférences ou des conférenciers, par certains travaux académiques, par des lectures ou encore par l'audition de morceaux de musique «canadiens».

De l'enseignement proprement dit de l'histoire du Canada, Groulx dit peu de choses, sinon qu'il préfère jouer à «la main chaude» car c'est «fort plus amusant qu'une récitation d'histoire» (I:3-17 déc. 1895). Un peu plus loin, il s'amende quelque peu mais ne manque pas pour autant de se plaindre des efforts de mémoire et des travaux imposés par ces «sciences bien belles si ce n'était ces compositions qu'elles nous amènent» (I:21-18 janvier 1896) que sont le catéchisme et l'histoire. Enfin, il voudra relater une légende «sur l'origine des aborigènes» telle que rapportée par son professeur d'histoire du Canada (I:138-139-19 sept. 1896).

C'est l'amour de sa petite patrie et l'exil qu'il doit subir, collégien, séminariste puis jeune professeur, et qui constitue un des discours itératifs les plus importants du *Journal* (nous en reparlerons dans la troisième partie), qui amène Groulx à mentionner son premier héros. L'image de son foyer appelle celle d'O'Connell: «Il est venu ce 20 juin; j'ai vu mon foyer. Il en est venu un autre, le 5 septembre et je n'y étais plus. — Illustre O'Connell, comme je t'admire! Tu es mon héros par excellence et c'est sur tes traces — ambition bien légitime — que tout jeune homme bien-né (*sic*) voudrait marcher» (*Cahier de notes de lec-*

ture I:47-2 nov. 1895)¹. Curieusement, à l'instar de ce dernier, la seconde figure évoquée, «l'homme d'État le plus éminent que le Canada français ait produit, Sir Georges (*sic*) Étienne Cartier: notre O'Connell» (I:46-15 janvier 1896) est aussi mort en exil.

Le pays qui a accueilli Cartier et pourchassé O'Connell inspire à Groulx des sentiments divers. Lui qui s'est oublié un jour jusqu'à accoler à l'Angleterre l'appellation de «mère-patrie» (I:46; il faut dire à sa décharge qu'il rend alors compte du livre *À travers l'Europe* du Juge Routhier qui utilise cette expression), entre dans «des colères bleues contre Albion» (I:28) devant le sort fait aux Irlandais. Si, pendant 5 pages, il parle avec admiration de cette «figure la plus sympathique, la plus chrétienne du trône d'Angleterre», mise en scène dans la pièce «Édouard le confesseur, roi d'Angleterre», écrite par l'un des professeurs du collège, l'abbé Proulx, l'explication suit immédiatement, c'est qu'alors «Albion en était à son âge de lumière et de foi» (I:74-15 avril 1896). Mais avec le schisme, elle semble s'être départie de toute humanité et elle apparaît à Groulx comme un «tyran», un «Tamerlan» (II:12-16 déc. 1896), et son attitude envers l'Irlande le fait s'exclamer: «Je ne connais pas chez les barbares de l'Antiquité païenne de plus abominable, de plus satanique tyrannie que celle que l'Angleterre a fait peser sur l'Irlande» (I:27-25 janvier 1896).

Sur les fêtes d'origine anglo-saxonne célébrées au Canada, il note fraîchement par exemple, sans aucun commentaire: «Les orangistes hier célébraient l'anniversaire de la bataille de Boyne», pour enchaîner aussitôt: «J'ai laissé ma place à mon plus jeune frère pour conduire le cheval» pour, quelques lignes plus loin, insister avec un regain d'enthousiasme sur le fait que la veille également on fêtait à Vaudreuil la famille Campeau, cette «famille privilégiée» qui est «ce qu'était la tribu de Lévi au vieux temps d'Israël» (I:120-122-13 juillet 1896).

Quant à la fête de la reine Victoria, célébrée le 24 mai, il n'y voit qu'une occasion pour «les loyaux de Montréal» de convertir «bien des sommes en fumée», pendant que «les orateurs s'égosilleront dans force discours pour prêcher un amour et une loyauté qui n'a jamais, certainement, pris racines dans leur cœur». Comme si cela ne suffisait pas, il a fallu que l'on souligne également la fête à Sainte-Thérèse, où les musiciens du collège «se sont rendus en grande pompe sur le portique du Séminaire et là ont jeté au soir le «God save the Queen». À quoi bon ces démonstrations! «Comme nous étions bien plus avancés après cela! comme les liens qui nous unissent à l'Angleterre s'étaient fortifiés! et que l'annexion aux États-Unis était bien moins à craindre!» Mais après tout, la fanfare, à l'encontre des feux d'artifices et la fumée des canons

¹ Trois pages du *Cahier...* (I:45-47) ont été ajoutées aux cahiers du *Journal* (voir RHAF, 35,1 (décembre 1981): 464.

«qui va suspendre des nuages dans les airs et probablement nous amener de la pluie quand les semailles réclament du beau temps», «ce n'est pas si malin (...) ça ne fait que... du vent» (II:78-80-24 mai 1897).

Lionel Groulx est souvent et volontairement mordant à l'égard des musiciens du collège qui n'emportent son adhésion que lorsqu'ils exécutent les chants du pays: «messieurs les musiciens, que j'aimai pour la première fois ce soir-là (...) ont exécuté «Sur les bords du St-Laurent»: Recueils de chants canadiens (...) le tout d'une musique à faire pleurer (...) Ah! ce que c'est que ce qui nous vient de la patrie» (II:86-10 juin 1897). Ces «accords de la musique qui paraissent vibrer sous le branchage» vont jusqu'à le réconcilier un moment avec la vie de collège au point de la célébrer en adaptant une strophe de Crémazie (II:87-88).

Autant le «God save the Queen» a provoqué de cinglantes réparties, autant l'audition d'«Ô Canada» l'a «ébranlé jusqu'au fond de l'âme» et déclenché en lui un «gonflement de lave patriotique» (IV:7-30 avril 1899). Entraîné par l'exemple du Juge Routhier, il se met à la rédaction d'un «chant national pour le club des «Greens», association de baseball et de ballon» qu'il a fondée l'année précédente avec deux amis (IV:7-10-27 mai 1899).

Les fêtes doublées de manifestations patriotiques comme la fête de la Saint-Jean-Baptiste lui inspire de «fiers sentiments qui frissonnent sous l'étoffe des bannières nationales» (III:90-27 juin 1898; aussi IV:18-21-8 août 1899). Les manifestations comme celles des régates annuelles de Vaudreuil, qui ont évidemment pour premier objectif de célébrer le sport, sont transformées par Groulx, que l'on a invité à prendre la parole à la distribution des prix, en tribune propre à exalter la fière appartenance à la race et à proclamer que ceux qui s'adonnent au «véritable sport athlétique» et ceux qui l'encouragent «font une oeuvre admirable pour ne point dire nationale» (IV:24-25-9 août 1899). Ces fêtes suscitent chez Groulx des réflexions patriotiques qui contiennent plusieurs éléments de sa conception du nationalisme. (Nous y reviendrons dans la troisième partie de notre étude.)

Groulx note la tenue d'une «grande assemblée agricole (...) dans la salle du séminaire» car on «veut à tout prix remettre l'agriculture en honneur, ou plutôt enseigner aux cultivateurs à aimer leurs champs et leur état» (I:58-27 février 1896).

Il approuve «l'heureuse initiative» prise par les étudiants de Québec et de Montréal «de rapatrier les restes de Crémazie» (V:140-26 avril 1902). «Pour la manifestation des collégiens à Valleyfield» en faveur de Dollard, il compose un poème intitulé «Aux jeunes du monument à Dollard» (VI:61-62-9 juin 1910), puis les paroles d'une chanson «Ils

ne l'auront jamais»², dont il a emprunté le refrain à un chant de France, «aux jours de [la] lutte scolaire franco-ontarienne» (VI:62-63-1911).

Les événements et les personnages historiques tant de l'histoire européenne que canadienne font souvent l'objet de travaux académiques au Séminaire de Sainte-Thérèse. D'autre part, pour un travail littéraire destiné à «briguer l'inscription au cahier d'honneur» de l'Académie Saint-Charles, Groulx puisera son sujet «dans l'histoire nationale» et, dans un poème de 187 vers, il fera revivre les derniers moments du Père Garreau, en 1656 (II:92-103-22 juin 1897). Aux fêtes du Séminaire, auxquelles assiste régulièrement le Juge A.-B. Routhier, on y joue des pièces de théâtre à caractère historique, dont «Maisonneuve», écrite par le professeur de Groulx, l'abbé Sylvio Corbeil, et dans laquelle Groulx fait ses «début d'acteur», sous les traits d'Astiscoua, capitaine huron (III:72-78-15 juin 1898).

Lionel Groulx est «curieux de lever le voile qui recouvre le secret de la vie de ces hommes qui appartiennent à l'histoire», de la grande comme de la petite, et il nous fait partager sa joie lorsqu'il apprend à connaître mieux le curé Ducharme lors d'une conférence prononcée par «un des premiers élèves du fondateur» du Séminaire (III:148-11 avril 1899).

Et Groulx de s'interroger: «D'où vient cette émotion puissante, profonde qui nous envahit l'âme à la lecture des annales de son pays?» C'est le passé que nous voyons «marcher devant nous» répond-il, «c'est toi, ô mon jeune pays, qui passe avec les vagissements de ton berceau, le bruit de tes victoires, les pleurs de la défaite et l'acclamation de tes derniers triomphes. C'est là qu'est le secret de notre enthousiasme» (II:119-120-12 août 1897).

Les «grands noms» que l'histoire «nous a jeté[s]» et qui retiennent l'attention de Groulx sont ceux des défenseurs de la patrie, de la langue et de la religion. Il se «découvre» devant «les héros de Ste-Foye» agissant «sous l'influence du suprême stimulant de l'amour de leur pays et de la liberté française» (IV:20-8 août 1899). Comment pourrait-il passer sous silence et ne point se «courber» devant «ces géants de nos luttes parlementaires» que sont les Bédard, Bourdages, Papineau, Lafontaine, Cartier, car «leur grande figure réflète (*sic*) l'idée du plus noble dévouement, du plus pur patriotisme» (II:120-12 août 1897). Il lit une biographie de Sir Adolphe Chapleau et il apprend, dit-il, par «la vie d'un de ses grands serviteurs à aimer mieux [s]on pays, à l'admirer davantage» (IV:6-7-30 avril 1899).

Les membres du clergé comptent aussi parmi eux d'éminentes figures patriotiques invitées à maintes reprises au Séminaire de Sainte-

² Reprise dans «Le «sou» des écoles ontariennes», dans *Les Rapailages*.

Thérèse. Groulx annonce à son *Journal* la visite de Mgr Langevin, «l'évêque du Manitoba, le grand défenseur de la minorité canadienne-française» qui doit les entretenir, suppose-t-il, de «la question des écoles» (I:95-20 mai 1896). Un peu plus tard, c'est au tour de Mgr Laflèche venu au collège «au lendemain de ses quatre-vingts ans», préoccupé encore par «l'avenir du peuple canadien» et lui prédisant «une belle et glorieuse mission», de susciter l'admiration de Groulx: «C'est une histoire vivante il a connu toutes les phases difficiles par lesquelles nous sommes passés dans le cours du siècle». Et d'ajouter: «Oui ce sont là des spectacles consolants!» (II:137-138-6 sept. 1897).

Mais ces hommes, si grands soient-ils, qui ont survécu à toutes les batailles, n'échappent pas à l'emprise inéluctable de la mort. Et qui reprendra le flambeau qu'ils délaissent? Groulx s'attriste à la mort de deux de ses héros: «Cette grande perte pour la patrie canadienne [celle de Mgr Laflèche] a été précédée de celle de Sir Adolphe Chapleau, l'héritier des Lafontaine et des Cartier. Devant ces grandes tombes qui se ferment l'on se demande navré de tristesse de quel coin du pays se lèveront leurs successeurs, qui ira ramasser sur leurs tombes le pesant (*sic*) glaive de soldat qu'ils y ont laissé choir» (III:92-17 juillet 1898).

Qu'en est-il des hommes politiques de l'époque? Groulx ne peut manquer de signaler le «coup de tonnerre» qui «a éclaté sur le Dominion» lors de la victoire des libéraux aux élections de 1896. Il souligne que «l'Honorable Wilfrid Laurier (...) a l'honneur d'être le premier Canadien-français à occuper la place de premier ministre au Canada depuis la Confédération». «Grande gloire pour notre race, ajoute-t-il, et fasse Dieu qu'elle ne nous soit point préjudiciable». Avec son «humble perspicacité», il «ne plonge pas dans l'avenir cependant avec trop de confiance» car il «redoute le programme des vainqueurs» (I:118-26 juin 1896).

Un peu plus loin, en parlant de «la cause des écoles du Manitoba», il jette l'anathème, non seulement sur «ces orangistes doublés du plus étroit fanatisme» que sont les Cartwright, Sproule et Martin, mais aussi sur «notre lâche députation canadienne-française qui pour se cramponner au pouvoir, sacrifia son honneur, ses droits, sa religion» (II:106-25 juin 1897).

La vacuité de cette génération de nains l'amène à se tourner aussi vers la France d'hier à la recherche de héros, dont Berryer, car il «songe avec délices au rôle qu'aurait joué un homme de cette trempe en notre Parlement canadien» (II:106), ce Berryer qu'il place à côté de ses autres «héros» qui s'appellent Ozanam, Montalembert, Lacordaire et Veillot.

La politique étant ce qu'elle est, et Groulx étant ce qu'il est lorsque affligé d'un affreux rhume de cerveau qui métamorphose son «superbe

nez» en «érable coulante», terrassé aussi à la pensée de devoir parader constamment une telle «excroissance charnue», il suggère allègrement mi-figue mi-raisin que d'autres comme lui affectés de «nez monumentaux» pourraient bien être tentés de voter lors des prochaines élections pour le parti qui promettrait l'abolition des nez. Du même souffle, il invite les libéraux à «s'emparer» de ce thème car «ils auraient là un bon moyen de se maintenir au pouvoir» (I:135-136-13 sept. 1896).

Sa propre et brève expérience politique lui a d'ailleurs enseigné les grandeurs et les décadences de la vie politique. En 1900, il relate avec beaucoup de verve la campagne politique de 1891, resurgie de sa mémoire à l'occasion des élections d'alors, au cours de laquelle les «bambins de la localité s'étaient mis en tête de jouer aux électeurs». Déjà, les candidats ne sont pas «ce que l'école des Frères comptait alors de plus reluisant», mais plutôt «deux copains reconnus surtout pour de superbes fiers-à-bras». Groulx, qui fit son éducation politique en allant écouter «dégoïser» les orateurs adultes lors des élections précédentes, est bientôt nommé orateur en chef du parti bleu ravi d'utiliser un tel savoir. On se risqua même à lui prédire qu'il allait «faire un membre». L'assemblée contradictoire a lieu devant «une centaine de mioches, commencements de patriotes». C'est d'abord au tour du «candidat rouge» d'adresser la parole, suivi de son orateur en chef qui se met à «déclamer naïvement une page de Chapleau (...) comme si cela eût été de la saine doctrine libérale». L'orateur en chef du parti bleu s'adresse ensuite à l'auditoire, à la place de son chef, toujours équipé de ses poings mais affligé d'un manque flagrant d'élocution et subitement atteint d'un irrépressible bégaiement. «Tout vibrant sous son grossier pardessus d'étoffe du pays», «l'oeil enflammé», il frappe ses adversaires «à coups de boutoir» pour, à la fin, lancer «à grand renfort de *pectus* cette tirade» empruntée à quelque brochure: «Nous sommes les fils de la droiture et de la tolérance, nous ne tremblons pas devant les fils du mensonge et du fanatisme. Nous sommes les fils de Sir John A. Macdonald et de Sir Georges (*sic*) Étienne Cartier, nous ne reculerons pas devant les fils de Georges (*sic*) Brown!» Acclamé par ses troupes, il est ensuite félicité par le seigneur du village qui l'encourage à poursuivre ses études pour continuer à «défendre les vrais principes». Malgré la poltronnerie et les fanfaronnades de leur chef et la «corruption effrénée» des rouges, les bleus croyaient bien «la victoire enchaînée à [leurs] drapeaux», lorsque les résultats du vote les ayant détrompés, ils durent concéder la victoire aux rouges «par 30 voix». Le candidat bleu, ayant filé devant la défaite comme la fois d'avant devant l'auditoire, l'orateur bleu en chef, en l'occurrence Groulx en larmes, soudain déserté par son «impassibilité d'homme politique», monte au «husting» pour remercier ses partisans et vilipender les rouges pour «une victoire achetée au prix de la corruption la plus éhontée», par «des paquets entiers de cigarettes», des «distributions scandaleuses de bonbons, de sucreries

faites sur la rue, en plein jour» (IV:131-142-13 nov. 1900)³. Comme l'on voit, les bonnes moeurs politiques se transmettaient selon la plus saine tradition dans les moeurs des graines d'électeurs.

Il y a bien le «talent» ainsi que le «beau caractère» d'Henri Bourassa, alors député de Labelle, «dont le fier courage» le «séduit» et qu'il suit «tous les jours dans ses belles luttes parlementaires» (V:147-26 avril 1902), mais il doute que parmi «les hommes d'aujourd'hui (...) par trop déchus pour regarder en face» les glorieuses figures d'autrefois, on puisse trouver «par tout le pays (...) les dix justes de Gomorrhe» (II:120-121).

En écrivant, le 25 juin 1897: «Ô Dieu (...) épuisez enfin la génération des timides et des traîtres (*sic*), pour greffer à l'a[r]bre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévouement patriotique» (II:106-107), se souvient-il du sujet de la composition imposé, quelques jours auparavant, pour le concours du Prince de Galles, qui aurait dû l'obliger ainsi que ses confrères, des «collégiens catholiques et canadiens-français (...) pour être éloquents et pour gagner leurs points (...) de maudire la France, de blasphémer le Pape, l'Église, la foi de leurs pères»? Curieusement, Groulx ne parle pas dans son *Journal* de ce prix auquel il a refusé de concourir, bien qu'il en fasse état beaucoup plus tard comme d'un «fait douloureux» dont il gardera «longtemps un souvenir amer»⁴.

Les dangers qui ont été le lot de la nation canadienne-française menacent toujours. Les «caractères nous font défaut» alors que l'«arbre nationale (*sic*) menace aujourd'hui de se dessécher. Je voudrais, ajoutait-il, qu'il y eut quelqu'un pour crier l'alarme. Il importerait que chacun apportât sa part de secours, de travail pour conjurer le péril» (IV:87-89-23 mai 1900). Au moment où il écrit ces lignes, Groulx a déjà arrêté le choix des principes qui dirigeront sa vie. L'engagement nationaliste de Lionel Groulx, des promesses aux premières réalisations, fera l'objet de notre prochaine chronique.

Université de Montréal

GISELLE HUOT

³ Paru sous le titre «Comment j'ai quitté la politique», *Almanach de la langue française*, 1924:114-121; *Les Rapailages*, Montréal, Albert Lévesque, 1935 (les éditions précédentes ne contenaient pas ce texte).

⁴ Jacques Brassier, «La Génération de Lantagnac», *L'Action française*, IX, 3 (mars 1923): 178-179; *Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1970, I:55-57.